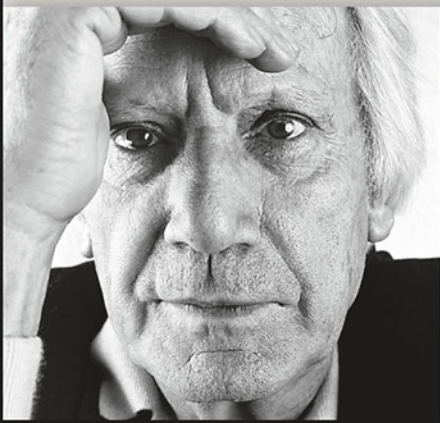


**JORGE SEMPRÚN**

**MORALES DE  
RÉSISTANCE:  
HUSSERL,  
BLOCH, ORWELL**

CLIMATS



**JORGE  
SEMPRÚN**

CLIMATS

# JORGE SEMPRÚN

## MORALES DE RÉSISTANCE: HUSSERL, BLOCH, ORWELL

Vienne, mai 1935... Edmund Husserl prononce une conférence sur la « philosophie dans la crise de l'humanité européenne ». Cette extraordinaire conférence est la première ébauche de la notion de supranationalité dans l'histoire de la pensée européenne.

Quelque part en France, 1940. Marc Bloch, historien du Moyen Âge, fondateur de l'École des Annales, rédige un court témoignage sur la défaite de la France, *L'Étrange Défaite*. Ce testament intellectuel est un plaidoyer pour le renouvellement de l'esprit démocratique.

Londres, 1940-1941. Sous le Blitz aérien de la Luftwaffe, alors que l'Angleterre tient seule tête à l'Empire nazi, George Orwell rédige l'essai « Le lion et la licorne » qui exalte les vertus du patriotisme démocratique.

Dans ces textes d'hommage inédits, Jorge Semprún montre une fois encore l'Européen d'exception qu'il fut.

Jorge Semprún, né en 1923 à Madrid, est mort à Paris en juin 2011. Il est notamment l'auteur de *L'Écriture ou la vie* (Gallimard, 1994), unanimement salué par la critique et par le public, de *Une tombe au creux des nuages* (Climats, 2010), et de *Exercices de survie* (Gallimard, 2012).

Morales de résistance :  
Husserl, Bloch, Orwell

DU MÊME AUTEUR  
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*Une tombe au creux des nuages*, Climats, 2010 ;  
« Champs », 2012.

Aux éditions Gallimard

*Le Grand Voyage*, 1963.  
*La guerre est finie*, 1966.  
*L'Évanouissement*, 1967.  
*La Deuxième Mort de Ramon Mercader*, 1969.  
*Le « Stavisky » d'Alain Resnais*, 1974.  
*La Montagne blanche*, 1986.  
*L'Écriture ou la Vie*, 1994.  
*Adieu vive clarté...*, 1998.  
*Le Retour de Carola Neher*, 1998.  
*Le mort qu'il faut*, 2001.  
*Vingt ans et un jour*, 2004.  
*Le Fer rouge de la mémoire*, Quarto, 2012.  
*Exercices de survie*, 2012.

Chez d'autres éditeurs

*L'Algarabie*, Fayard, 1981.  
*Montand*, Denoël, 1983.  
*Federico Sanchez vous salue bien*, Grasset, 1993.  
*Netchaïev est de retour*, J.-Cl. Lattès, 1996.  
*Autobiographie de Federico Sanchez*, Seuil, 1996.  
*Les Sandales*, Mercure de France, 2002.  
*Quel beau dimanche !*, Grasset, 2002.  
*L'Homme européen*, avec Dominique de Villepin,  
Plon, 2005.  
*Si la vie continue...*, avec Jean Lacouture, Grasset,  
2012.

Jorge Semprún

Morales de résistance :  
Husserl, Bloch, Orwell

CLIMATS

© Climats, un département des éditions  
Flammarion, 2013.  
ISBN : 978-2-0812-8460-9

## NOTE SUR CETTE ÉDITION

Ce volume regroupe trois interventions inédites de Jorge Semprún, prononcées dans le cadre des Grandes Conférences de la BnF, les 11, 13 et 15 mars 2002, avec le soutien de la Fondation Simone et Cino del Duca et de l'Institut de France.





## EDMUND HUSSERL VIENNE, MAI 1935

« Je veux essayer, dans cette conférence, de renouveler l'intérêt du thème si souvent traité de la crise européenne. » Tels sont les premiers mots d'Edmund Husserl, à Vienne, en mai 1935<sup>1</sup>. Le 7 mai, plus précisément. Et vous allez voir que la précision des dates aura quelque intérêt tout au long de ces trois conférences. Le rappel des dates auxquelles nous allons nous confronter sera riche de conséquences et d'évocations.

Comment le philosophe Husserl prétend-il renouveler l'intérêt de ce thème si souvent traité, celui de la crise européenne ? Il affirme d'entrée qu'il compte procéder en

---

1. Edmund Husserl, *La Crise de l'humanité européenne et la philosophie* (1935), Aubier-Montaigne, 1949, rééd. 1987 (trad. Paul Ricœur).

développant l'idée historico-philosophique de l'humanité européenne, dans la mesure où, pour ce faire, il démontre quelle fonction essentielle revient à la philosophie et à ses ramifications, c'est-à-dire à nos sciences. Dans cette mesure, la crise européenne recevra aussi un éclairage nouveau.

Bien entendu, mon propos est plus modeste. Je ne prétends pas démontrer quelle fonction essentielle revient à la philosophie et à nos sciences dans l'idée de l'humanité européenne aujourd'hui. Je souhaite, plus simplement, parcourir de nouveau l'espace et le temps de la crise européenne des années trente – et mieux encore, de la seconde moitié des années trente – en pointant des facteurs, des noyaux, des idées de résistance intellectuelle qui s'y sont développés. Et je chercherai ensuite, pour conclure ces trois conférences, à indiquer les considérables différences entre la situation historique des années trente en Europe et la situation d'aujourd'hui. Où en est aujourd'hui – pour employer la terminologie husserlienne – l'humanité européenne ? Où en est la figure spirituelle de l'Europe ? – toujours selon ses termes. Bien

*Edmund Husserl*

entendu, d'avance, je m'excuse : la matière est si riche que je serai forcé de procéder par moments de façon un peu schématique et, par endroits, ce schématisme conduira à amorcer des ouvertures sur des sujets parallèles qui ne pourront être exploités jusqu'au bout.

Apparemment, si l'on reprend le terme de Husserl, il semble que nous flottions dans un royaume d'idées, dans le ciel éthéré de l'abstraction philosophique. Et pourtant, les dernières lignes de la conférence de Husserl à Vienne ont un ton bien différent. Il termine ainsi cette conférence sur la crise des sciences européennes et l'humanité européenne :

La crise de l'existence européenne ne peut avoir que deux issues : ou bien le déclin de l'Europe devenue étrangère à son propre sens rationnel de la vie, la chute dans la haine spirituelle et la barbarie, ou bien la renaissance de l'Europe à partir de l'esprit de la philosophie, grâce à un héroïsme de la raison qui surmonte définitivement le naturalisme. Le plus grand danger de l'Europe est la lassitude. Combattons, en tant que bons Européens, contre ce danger des dangers, avec

cette vaillance qui ne s'effraie pas non plus de l'infinité du combat. Et nous verrons alors sortir du brasier nihiliste, du feu roulant de désespoir qui doute de la vocation de l'Occident à l'égard de l'humanité, des cendres de la grande lassitude, le phénix ressuscité d'une nouvelle vie intérieure et d'un nouveau souffle spirituel, gage d'un grand et long avenir pour l'humanité. Car l'esprit seul est immortel.

C'est un ton de manifeste, un ton d'appel au combat – philosophique, du moins –, politique aussi, en deuxième ligne, qu'on trouve ici. Et dans ce contexte, il est peut-être utile de rappeler, à très grands traits, et sans doute schématiquement, quelles sont les données essentielles de la crise de l'Europe au moment où Edmund Husserl parle à Vienne, en 1935.

Le premier point, qu'on peut évoquer rapidement, c'est l'échec définitif du traité de Versailles, de la paix établie par ce système de Versailles, et l'échec de la Société des Nations. Au centre de cet échec, il y a – je pense qu'on peut l'affirmer –, l'échec de la réconciliation franco-allemande, l'abandon de la politique de réconciliation

franco-allemande, l'abandon d'une politique qui aurait tendu à rendre plus forte la démocratie allemande, à lui donner les moyens de surmonter la crise économique, sociale et politique. Et là, on ne peut pas s'empêcher, tout de suite, de souligner une différence avec la Deuxième Guerre mondiale, avec l'issue de cette Deuxième Guerre mondiale, et avec la période de 1945 où la politique européenne, la politique des puissances alliées qui ont gagné la guerre, qui ont obligé l'Allemagne nazie à capituler, est dès l'abord une politique de réconciliation franco-allemande et de construction d'une Europe libre.

Le deuxième facteur de cette crise de l'Europe, c'est, bien entendu, la crise économique de 1929. Pour les marxistes, cet épisode de 1929 a été le signe de l'avènement de la crise finale du capitalisme, le signe de la victoire imminente de la Révolution. Cela n'a pas été ainsi. Certains ont appris, au cours de ces longues années de crise, de misère, de destruction des forces productives, de chômage massif à travers le monde, certains ont appris – pas nombreux, en tout cas, dans le camp marxiste – que, si on peut

affirmer qu'il n'y aura jamais de fin à la crise du capitalisme, étant donné que la crise fait partie du fonctionnement du système, il n'y aura pas non plus de crise finale dans le sens d'un effondrement du système qui ouvre de façon apocalyptique et merveilleuse, à l'avènement, à l'avenir radieux d'une révolution sociale. 1929 est une date importante – on peut l'indiquer en passant –, non seulement à cause de la crise mondiale, mais aussi parce que c'est, en Union soviétique, la fin de la nouvelle politique économique, c'est-à-dire la fin de la NEP, la fin de la réintroduction de l'économie de marché dans l'économie soviétique ravagée par quelques années de communisme de guerre et de collectivisme à outrance, la fin de cette nouvelle économie politique lancée par Lénine peu avant de mourir et liquidée par Staline dès qu'il arrive au pouvoir. 1929, c'est la date de la liquidation de la Nouvelle Économie Politique, du lancement des plans quinquennaux et de la consolidation de ce que, plus tard, on appellera le stalinisme.

Le troisième élément qui est concomitant de la crise économique, c'est l'essor intellectuel et idéologique du planisme, comme on

disait à l'époque. Dans la version occidentale de Keynes, dans la version soviétique du Gosplan, il est évident que, là, nous avons, nous traversons une période longue, une longue période, où il semble que le meilleur remède à la crise, le meilleur remède au problème de l'économie mondiale est l'adoption, autoritaire dans le cas des pays soumis au régime soviétique, indicative dans le cas des pays occidentaux, d'une planification plus grande de l'économie et, en conséquence, d'une intervention publique de l'État beaucoup plus forte. Cette réflexion est à l'origine de ce que, plus tard, on appellera l'État providence, le *Welfare State*.

Le quatrième point, visible à travers tous les phénomènes politiques, c'est l'essor de la massification. La massification sociologique et politique, et aussi l'apparition des masses dans la vie publique de façon déterminante. Peut-être que le pionnier – « peut-être » étant un euphémisme –, de l'analyse de cette situation, on a tendance à l'oublier, c'est Sigmund Freud qui, dès 1920-1921, publie, en commentant la célèbre *Psychologie des foules* de Gustave Le Bon, son essai sur la psychologie collective. En allemand, c'est

plus précisément *Massenpsychologie*, c'est-à-dire *La Psychologie des masses et l'analyse du moi* qui est, sans doute, l'un des livres les plus importants du XX<sup>e</sup> siècle, et certainement l'un des livres qui analyse de façon plus pertinente les phénomènes de massification. Ce n'est que des années plus tard que le philosophe espagnol José Ortega y Gasset publia sa célèbre *Révolte des masses* (*La Rebelión de las masas*) et que, à partir de là, toute une bibliographie sera consacrée au phénomène de la massification. L'essentiel, aujourd'hui, c'est de rappeler que dans ce phénomène de massification l'apparition des chefs charismatiques joue un rôle déterminant – et c'est l'un des points les plus convaincants de l'analyse de Freud.

Avant d'en venir à Husserl lui-même et sa conférence, quelle est la situation de Vienne en 1935 ? Dans quel contexte se situe cette conférence ? Dans quelles circonstances le vieux philosophe Husserl en a-t-il élaboré le texte ? Rappelons que Vienne n'est plus déjà, depuis quelque temps, la capitale de la splendeur culturelle, idéologique, artistique du début du siècle –, que Vienne a déjà subi dans sa chair et dans sa



*Edmund Husserl*

vie culturelle des coups terribles, notamment la défaite, en 1934, un an auparavant, du mouvement ouvrier social-démocrate, et la prise du pouvoir par un parti de droite cléricale qui, d'une certaine façon, se trouve désarmé face à la montée du nazisme. Dans cette Vienne, choisissons quelques éléments culturels pour situer un peu l'ambiance où se développent le travail et la conférence de Husserl. Bien entendu, il faudrait commencer par une analyse – sérieuse, donc impossible à faire aujourd'hui, parce qu'elle nous prendrait trop de temps, mais je veux insister sur ce manque pour vous faire comprendre qu'il ne s'agit pas d'un oubli, mais de l'impossibilité d'aborder à fond cette question dans le cadre d'une conférence de ce genre –, il faudrait aborder d'abord le rapport de Husserl avec son élève ou son disciple Heidegger. La difficulté de la question est si énorme qu'il nous faudrait commencer par changer la disposition de la salle. Nous ne pourrions pas être comme ça, il faudrait que nous soyons tous à la même table, tous avec en main les documents, les livres, les papiers pour comparer l'évolution de la philosophie de l'un et de l'autre. La

dédicace de Heidegger, dans son premier grand livre, *Sein und Zeit, Être et Temps*<sup>1</sup>, à son maître Husserl – qu’il a, plus tard, retirée dans les éditions postérieures, parce qu’il n’était sûrement pas très convenable de dédier un livre à un professeur juif rayé de l’université –, exprime la vénération et l’amitié de Heidegger pour son maître Husserl. Mais cette vénération et cette amitié n’ont pas empêché que, très vite, des divergences philosophiques apparaissent entre eux : très vite, Husserl s’est inquiété d’un certain nombre de postulats et de positions de Heidegger dans le domaine philosophique et qui lui semblaient s’écarter du droit fil de sa conception phénoménologique de la philosophie. Je dis que c’est trop long à analyser à fond – il faudrait, en plus, introduire un troisième larron dans cette discussion, parce qu’il ne s’agit pas seulement du rapport de Heidegger et de Husserl, mais aussi d’un philosophe certainement trop oublié dans le public de langue

---

1. Martin Heidegger, *Être et Temps* (1927), Gallimard, « Bibliothèque de philosophie », 1964 (trad. R. Boehm et A. de Waelhens), 1986 (trad. F. Vezin).

française et dans le public des amateurs de philosophie en France : Karl Jaspers, autre partie prenante de cette discussion des années trente, à travers une œuvre considérable. Je voudrais simplement indiquer que les textes publiés de Heidegger, pendant cette période, sont intéressants à mettre dans la balance de l'analyse de l'époque, 1935. Le tome XVI des œuvres complètes de Heidegger est paru il n'y a pas longtemps, très en retard par rapport à l'ordre chronologique des publications prévues par ses œuvres complètes, qui comptent plusieurs dizaines de volumes, et qui arrivent déjà à des dates bien plus proches des nôtres, et ce tome XVI contient toutes les lettres, les documents, écrits par Heidegger et publiés par lui ou envoyés par lui, à l'époque de sa vie universitaire. Et nous avons donc là, aussi, les textes de l'époque du rectorat, « cette malheureuse année du rectorat » comme le dit avec une délicatesse infinie François Fédier dans sa préface aux *Écrits politiques*<sup>1</sup> de Heidegger publiés chez

---

1. *Écrits politiques : 1933-1966*, Gallimard, « Bibliothèque de philosophie », 1995 (trad. F. Fédier).

Gallimard. Et dans ce volume, le plus choquant n'est pas de voir les quantités de textes, appels, formulaires, circulaires recto-ales qui se terminent par le salut de rigueur, qui est, bien entendu, le salut allemand de l'époque, « *Heil Hitler* », le plus choquant c'est de voir, à trois ou quatre occasions, ce grand philosophe reprendre certains des thèmes les plus intimes, les plus personnels de sa philosophie (l'historicité, l'historialité, le rapport du *Dasein* au monde) pour les réinterpréter et leur donner une vie – ou une mort – nouvelle en fonction des postulats du nazisme. Ces textes sont là. Le jour venu, peut-être seront-ils aussi commentés en France, même avant qu'ils ne soient traduits. Il y a quand même pas mal de gens qui lisent l'allemand dans ce pays. On pourrait alors peut-être apporter un petit complément à la grande discussion sur le drame de l'attitude politique de ce grand philosophe que fut Heidegger.

Nous avons aussi un autre contemporain et voisin de Husserl, à Vienne, en la personne de Sigmund Freud. Je rappelle brièvement son livre de 1921, sans doute celui auquel pensent tous ceux qui assistent à la

## George Orwell

considérable entre 1935 et aujourd'hui, ou entre 1935 et la fin de la guerre – puisque c'est le moment choisi, pour parler de cette période –, c'est que l'espoir de la permanence démocratique était assez ténu dans ces années-là, et qu'aujourd'hui il est tout différent. Ce n'est pas vers l'apogée que nous voyons monter le totalitarisme, sous des formes diverses en Europe, mais nous voyons, avec difficulté, avec peine, avec parfois des reculs dérisoires, monter plutôt vers l'apogée, l'idée d'une Europe unie, ce qui est exactement tout à fait différent. Dans ce contexte européen, je voudrais, pour terminer, citer l'extraordinaire clairvoyance de Jacques Maritain qui, à la même époque que Marc Bloch et que George Orwell, est le seul parmi eux qui a été capable d'écrire aussi bien son livre sur *À travers le désastre* que d'imaginer et de postuler la création d'une Europe fédérale et d'une Allemagne fédérale comme but de guerre, avec la conviction que Hitler ne pouvait pas l'emporter et que la solution était dans cette fédération ou fédéralité de l'Europe.

## Table

<i>Note sur cette édition</i> .....	7
Edmund Husserl, Vienne, mai 1935 ....	9
Marc Bloch, quelque part en France, 1940.....	49
George Orwell, Londres, 1940-1941 ....	87

Mise en pages par Meta-systems -59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHBN000555.N001

Dépôt légal : mars 2013